

SYLLABUS LE TRAVAIL

OPTION

M1 R

2019-2020

FATIMA DOUMBIA

Quelques éléments de bibliographie

ARENDDT Hannah, 2012, *Condition de l'homme moderne*, trad. Georges Fradier, in *L'humaine condition*, Paris, Gallimard, Coll. « Quarto ».

ARISTOTE, 1993, *Politique*, trad. Jean Aubonnet, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 376 p.

BARTOLI Henri, 1957, *Science économique et travail*, Paris, Dalloz.

Collectif, 2016, *Sous le travail, l'activité*, Toulouse, Éditions de l'Asymétrie.

DEJOURS Christophe, 1993, *Travail usure mentale*, Paris, Bayard Éditions.

FRIEDMANN Georges, 1967, *Où va le travail humain ?*, Paris, Gallimard.

FRIEDMANN Georges, 1976, *Le travail en miettes*, Paris, Gallimard.

GRIMALDI Nicolas, 1998, *Le travail*, Paris, PUF.

HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, 1941, *Phénoménologie de l'esprit*, Tome 1, trad. Jean Hyppolite, Paris, Aubier.

MARX Karl, 1968, *Ébauche d'une critique de l'économie politique*, trad. Jean Malaquais et Maximilien Rubel in *Œuvres, Économie, II*, Paris, Gallimard, La pléiade.

MEDA Dominique, 1995, *Le travail, une valeur en voie de disparition*, Paris, Flammarion.

MOLINIER Pascale, 2006, *Les enjeux psychiques du travail*, Paris, Éditions Payot et Rivages.

RENSI Giuseppe, 2017, *Contre le travail. Essai sur l'activité la plus honnie de l'homme*, trad. Mari-José Tramuta, Paris, allia.

VERNANT Jean-Pierre, 1996, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, La découverte.

WEIL Simone, 1951, *La condition ouvrière*, Paris, Gallimard.

WEIL Simone, 1955, *Réflexions sur les causes de l'oppression sociale*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais »

Ce cours optionnel sur « Le travail » vise à comprendre les enjeux du travail. Pour cela, il faudra nous demander : « pourquoi travaillons-nous ? ». C'est à partir de cette question apparemment banale que nous verrons s'ouvrir de nombreuses pistes de réflexions qui nous montreront que derrière la banalité de la question se jouent des aspects essentiels pour l'homme. La première réponse qui vient est de dire que nous travaillons pour vivre. Le travail est en effet le moyen nécessaire pour nous procurer un salaire. Il est donc une condition d'existence que l'on ne peut ignorer.

Derrière une telle réponse qui vise à réduire le travail à la finalité purement matérielle, se joue sans doute ce que l'on peut considérer comme l'un des drames du système capitaliste en ceci que le travail y perd son sens, sa valeur. Deux éléments importants sont à relever à partir de cette idée. Le premier souligne que le travail n'aurait pas toujours eu cette forme salariale, le deuxième que le travail a un sens, une valeur. Une fois recensés les apports du travail, tant sur le plan matériel que sur un plan plus métaphysique comme accomplissement, réalisation de l'homme, alors nous pourrions étudier la situation de ceux, de plus en plus nombreux qui soit n'ont pas de travail, en étudiant ainsi les drames qui se jouent dans cette privation de travail au niveau social et au niveau subjectif, soit n'ont pas un salaire décent leur permettant de vivre une vie digne.

L'objectif principal de ce cours est de comprendre les enjeux du travail pour l'homme.

À la fin de ce cours, vous devrez être en mesure

- ✓ **D'analyser le sens et la valeur du travail pour l'homme**
- ✓ **De décrire l'aliénation de l'homme au travail dans le mode de production capitaliste**
- ✓ **D'expliquer les conséquences de la privation de travail**

Sujet de dissertation : Le travail : aliénation ou réalisation de l'homme ?

À déposer au Département le lundi 23 novembre 2020.

Travail : nom masculin du latin *trepalium*, instrument de torture. Le travail est une activité de l'homme appliquée à la production, à la création, à l'entretien de quelque chose. En philosophie, c'est une activité de transformation de la nature propre aux hommes qui les met en relation et qui est productrice de valeurs. De ces définitions, nous constatons que le travail est à la fois une torture et création de valeurs. De plus, la définition nous précise qu'il met en relation les hommes. Or nous savons que les relations entre les hommes sont la plupart du temps difficiles, conflictuelles. Cette torture qu'accompagne l'idée de douleur, de peine met en avant une souffrance physique ou morale que l'on fait subir à quelqu'un. Le couple travail-souffrance semble inséparable. Dans la plupart des cas, nous unissons le mot travail à la contrainte. L'idée n'est pas toujours aussi explicitement formulée, mais penser le travail suscite un sentiment de douleur. Le travail est en général ce que l'on n'a pas envie de faire, ce que l'on doit faire, par contrainte et non réellement par envie, ce qui nous est pénible et fatigant. Il faut puiser dans les mythes bibliques et grecs en le situant comme un mal avec la chute de l'homme qui désormais doit gagner son pain à la sueur de son front, où chez Hésiode, cette punition des dieux aux hommes suite à l'affront de Prométhée.

La conception moderne du travail comme centre de la vie de l'homme est née du capitalisme. Toutefois, le travail, même avant la naissance des sociétés capitalistes est une contrainte. Le travail a été nécessaire à l'homme car il a dû satisfaire ses besoins et se protéger contre les animaux.

Cependant, le travail qui devait lui permettre de réaliser son humanité, a rendu impossible, pour les classes laborieuses, la réalisation escomptée. De sorte que c'est le non-travail qui devient le moyen d'une telle réalisation. On ne travaille donc pas pour le plaisir et l'intérêt spontané que nous procurerait l'activité elle-même, mais pour ce que cela nous permet d'acquérir, un salaire, ce qui dit que nous travaillons donc à contrecœur.

On peut dire, en partant de l'éthique kantienne, que le caractère même de l'homme condamne le travail. Le point de départ de la démonstration est la maxime de Kant « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours comme une fin, et jamais simplement comme un moyen ». Selon Giuseppe Rensi, soit, cette maxime n'a pas de sens, soit elle condamne l'esclavage, et donc le travail, dans la mesure où il s'agit de la même chose.

« Étant esclavage, le travail est contraire à l'essence spirituelle de l'homme, qui exige la totale liberté du jeu et de la contemplation. Dans le même temps, il est la condition sine qua non de la vie et, partant, de la vie spirituelle. Il faudrait, pour jouir pleinement et librement de notre vie spirituelle, que tout nous fût donné sans travailler, car si le travail, c'est-à-dire notre vie, nous permet de nous procurer les moyens pour accéder à une vie spirituelle, il ne reste plus de temps, c'est-à-dire plus rien de notre vie, pour nous consacrer à elle. » (G. Rensi, 2017, p. 71).

C'est la forme par laquelle l'on gagne sa vie, le salariat, qui serait aliénant et non le travail dans son essence. Ainsi, s'opère une différence entre emploi, travail et œuvre. « Toute économie qui emploie le travail comme un pur outil et le détourne de ses fins pour le mettre au service d'un fétiche, l'argent ou le capital, toute économie "avare" est une économie esclavagiste. » (H. Bartoli, 1957, p. 55). Le travail émiété, c'est-à-dire celui dans lequel l'homme ne peut ni imprimer sa marque au travail, ni s'exprimer par son travail équivaut à une mutilation de l'homme.

Travailler n'a pas toujours et partout signifié la même chose pour les hommes.

Ainsi, le travail des Grecs n'a pas la même signification que ce que nous entendons aujourd'hui par travail. C'est sur la conception grecque du travail que nous devons revenir pour penser les représentations que l'on se fait du travail à notre époque.

Chez Platon et Aristote, le travail est exclu de l'idéal de vie. On voit bien que dans la société grecque ce sont les esclaves qui sont chargés des tâches nécessaires à ce que Marx appelle « la reproduction matérielle des conditions d'existence ». Mais ce n'est pas la raison pour laquelle ces activités sont méprisées. C'est, au contraire, parce qu'elles sont méprisées qu'elles sont confiées aux esclaves.

C'est le XIX^e siècle qui va révolutionner le concept de travail en le donnant comme l'essence de l'homme. Hegel appelle travail cette activité spirituelle dans laquelle l'Esprit s'oppose au donné extérieur, où il se crée lui-même des obstacles pour se connaître lui-même, pour s'obliger à faire venir au jour les potentialités tapies en lui. On parle d'invention, car l'Esprit ne fait qu'amener à l'extérieur ce qui était à l'intérieur de lui, mais dont il n'avait pas conscience. Tout ce qui semblait alors ne pas faire partie de l'Esprit, lui être extérieur, c'est-à-dire le donné naturel, est en fait l'Esprit. Et cela coïncide avec la marche de l'Histoire. La fin de l'Histoire est donc la connaissance de l'Esprit. Puisque le donné naturel était en fait l'Esprit qui se crée quelque chose d'extérieur pour se connaître, on peut dire qu'avec Hegel, le but est une spiritualisation de la nature. Il dit bien que le but de l'Esprit est de s'opposer, de nier le donné naturel. Cf. *La philosophie de l'esprit*. Dans cet ouvrage, Hegel voit dans le travail humain la

même chose que celui de l'Esprit, raison pour laquelle il va parler de la dimension spirituelle de l'outil.

Ce que Hegel voit dans la division du travail est que, par cette dépendance, les hommes sont liés les uns aux autres. Même s'il condamne ensuite ce travail en ceci qu'il renferme de nombreuses contradictions, cf. para 245 *Principes de la philosophie du droit*, il n'en demeure pas moins qu'en le reconnaissant comme un moment nécessaire, il lui reconnaît un mérite, celui de rapprocher les hommes, de les lier les uns aux autres et de permettre la naissance d'une vraie communauté, différente de la communauté naturelle. Le dépassement de ce moment qu'est le travail abstrait, industriel, sera accompli par le travail de l'humanité sur soi qui est la culture ou la formation.

Pour Marx, le fait que la réalité du travail en montre sa forme aliénée ne contredit pas que le travail est bel et bien l'essence de l'homme. Cela rend d'autant plus forte la nécessité de sortir de cette forme que connaît le travail sous le capitalisme.

Ainsi, se développe une critique du travail tel qu'il est, qui ne serait pas le travail tel qu'il devrait être. C'est l'aliénation du travail dans les manufactures qui est pensée comme cette défiguration du travail. De la critique du travail réel va suivre la mise en place de modèles utopiques montrant des voies de sortie de cette aliénation.

Ainsi, Pour Marx, le fait que l'histoire démontre que l'homme est devenu ce qu'il est par le travail montre bien que le travail est son essence. « L'histoire dite universelle n'est rien d'autre que la génération de l'homme par le travail humain, rien d'autre que le devenir de la nature pour l'homme. » (K. Marx, 1968, p. 89). C'est bien un rapport d'équivalence qu'établit Marx entre travail et essence de l'homme, c'est-à-dire que Marx en fait des termes interchangeables, identiques. Avec Marx, on voit que le travail a cette triple vertu : comme autorévélation de soi, révélation de sa propre sociabilité et celle de transformer le monde. Le travail, en mettant en avant des liens d'échanges réciproques et volontaires, fonde le lien social. Dans cette triple vertu qu'est le travail, on lit ces trois rapports que sont celui de l'homme à la nature, à lui-même et aux autres. Une fois l'homme libéré de la nature, donc du déterminisme, le travail deviendra alors un rapport social. Lorsque Marx étudie l'aliénation, il étudie en même temps l'essence du travail, car c'est bien à l'aune de cette essence, de ce que devrait être le travail que peut se penser l'aliénation de celui-ci, de ce qu'est le travail réel. Ce qu'il déplore est donc que dans la société capitaliste, l'enrichissement soit la finalité et non le développement de l'homme. Le

travail, dans la société capitaliste, détourné de sa fin n'est plus pensé que comme moyen. Il ramène l'homme à l'animalité. « En dégradant au rang de moyen la libre activité créatrice de l'homme, le travail aliéné fait de sa vie générique un instrument de son existence physique. [...] l'homme fait de son activité vitale, de son essence, un simple moyen de son existence. » (K. Marx, 1968, p. 63-64).

Nous sommes dans une société où, du fait de la centralité de notre travail, nous sommes ce que nous procure notre statut social. Un travail au bas de l'échelle ou la privation de travail et nous sommes des gens qui « ne sont rien », des losers. Ici, donc la dignité que l'on perd en étant ravalé au statut de loser n'est pas tant conséquente à l'acte de gagner notre vie, mais de la gagner mal. Si notre société considère le travail comme ce qui nous fait, on comprend alors qu'en ne considérant de ce travail que ce que nous gagnons comme salaire, c'est cet avoir qui constituera ensuite le socle de notre identité sociale.

[...] L'important [...] c'est que nous ayons presque réussi à niveler toutes les activités humaines pour les réduire au même dénominateur qui est de pourvoir aux nécessités de la vie et de produire l'abondance. Quoi que nous fassions nous sommes censés le faire pour "gagner notre vie" ; tel est le verdict de la société [...]. (H. Arendt, 2012, p. 161).

Nous travaillons aujourd'hui, sans ne plus savoir pourquoi et dans l'oubli de l'essence du travail, à tel point qu'en dehors du travail, on en vient à ne pas savoir quoi faire, on s'ennuie, on surconsomme. « On ne veut plus travailler », dit Rensi, et pourtant combien de cas de dépressions constatons-nous pour chez les retraités qui ne savent que faire de ce temps libre. Avant même ce temps après l'activité, nos moments de repos sont occupés dans une surconsommation, qui est l'abandon de soi dans la chose. Nous libérer de ce travail semble dans ces cas une inquiétude pour beaucoup. Dans notre société obsédée par la consommation, l'on se tue à la tâche, pense-t-on pour gagner notre vie. Le lien social serait déterminé par l'économique. Et cela signifie que ce à quoi renvoient le travail, la production et la consommation seraient à comprendre dans un sens uniquement ou d'abord économique. Or, cette compréhension a des implications lourdes, tant du point de vue économique, politique que social.

Celui qui doit gagner sa vie, donc travailler, gagnerait certes de quoi se procurer ce qui est essentiel à sa vie, pour rester en vie, mais perdrait ce qui fait de lui un homme, sa réalisation, puisqu'il n'atteindrait pas sa vie d'homme. C'est la dignité de l'homme, son essence bafouée dans la forme actuelle que prend le travail que dénonce sévèrement Hannah Arendt. Le travail mutilé, c'est-à-dire celui dans lequel l'homme ne peut ni imprimer sa marque au travail, ni s'exprimer par son travail équivaut à une mutilation de l'homme qui, en nous éloignant de « la

véritable *humanitas* », nous ramène à la condition animale, c'est-à-dire une vie pour la nécessité.

La question est donc de savoir comment passer de la nécessité à la liberté, autrement dit, l'enjeu est de mettre un terme à l'aliénation, l'exploitation afin de se réaliser. . « La suprême récompense du travail n'est pas ce qu'il nous permet de gagner mais ce qu'il nous permet de devenir » disait John Ruskin.